

Des Beatles à saint Jean Chrysostome : itinéraire d'une femme d'aujourd'hui

From the Beatles to Saint Jean Chrysostome: a contemporary woman's journey

De los Beatles a San Juan Crisóstomo: itinerario de una mujer de hoy

Dominique Lambert

Numéro 26 (66), automne 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1033902ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1033902ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)

2369-6400 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lambert, D. (1991). Des Beatles à saint Jean Chrysostome : itinéraire d'une femme d'aujourd'hui. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (26), 151-158.
<https://doi.org/10.7202/1033902ar>

Résumé de l'article

À travers ce « récit de vie » présenté sous forme « docu-dramatique », l'auteure tente de rendre compte de ce qui l'a amenée, il y a quelques années, à renouer avec une expérience croyante et religieuse qu'elle avait largement abandonnée depuis la fin de son adolescence, c'est-à-dire pendant une vingtaine d'années au cours desquelles elle a milité activement au sein de divers mouvements socio-politiques (socialisme autogestionnaire, mouvement des femmes) tout en étant présente à plusieurs des grands « rendez-vous » de notre modernité (libération sexuelle, culture rock, psychanalyse...). L'histoire de Gabrielle, qui est ici mise en scène, est certes singulière et, en ce sens, unique. Mais elle rejoint vraisemblablement l'expérience de plusieurs de nos contemporains.

Des Beatles à saint Jean Chrysostome: itinéraire d'une femme d'aujourd'hui

Dominique Lambert

Le texte qui suit est un peu particulier. Ni analyse scientifique ni fiction littéraire, il s'apparenterait davantage au genre du « récit de vie », quoique celui-ci soit traité ici de manière également particulière, sous la forme d'un scénario imaginaire. L'auteure principale, Dominique Lambert, 41 ans, est fonctionnaire dans un ministère du gouvernement français, où elle travaille plus précisément dans le domaine des communications informatiques. À travers ce récit, elle tente de rendre compte de ce qui l'a amenée, il y a quelques années, à renouer avec une expérience croyante et religieuse qu'elle avait largement abandonnée pendant une vingtaine d'années au cours desquelles elle fut active, comme militante, dans divers engagements socio-politiques.

L'histoire de Gabrielle, qu'elle met ici en scène, est certes singulière, comme toutes et chacune de nos vies. Mais, au delà de cette singularité personnelle, elle n'est pas unique. Et c'est bien pourquoi il a paru intéressant de la publier dans ce numéro de la RIAC consacré aux manifestations du sacré et à la perdurance du facteur religieux dans la culture et la société actuelles. Nombreux sont sûrement ceux et celles qui, en Amérique du Nord ou en Europe occidentale,

retrouveront dans l'itinéraire singulier de Gabrielle — que ce soit par ressemblances ou par contrastes — quelque chose de leur propre expérience ; quelque chose également du désir et du besoin qu'ils éprouvent de nommer et de comprendre cette expérience, de la difficulté aussi, parfois, de la partager avec leur entourage.

Contrairement à la plupart des contributeurs de ce numéro, l'auteure de ce récit n'est ni universitaire ni journaliste de métier. Et c'est d'ailleurs aussi l'une des raisons pour lesquelles il a paru intéressant d'associer son texte à d'autres, dont le genre littéraire et le type d'analyse se rapprochent davantage du style plus « classique » des sciences humaines. N'étant pas une « professionnelle de l'écriture », l'auteure a cependant souhaité que son texte puisse être révisé et parfois un peu retravaillé, notamment au plan de l'expression et du style. C'est par ailleurs un souci de distanciation et le désir d'un nécessaire recul par rapport à sa propre expérience qui l'ont amenée à écrire son récit « à la troisième personne » plutôt qu'au je plus intimiste du témoignage.

Pour les mêmes raisons, l'auteure a souhaité que quelqu'un d'autre puisse « inter-

venir dans son récit », de manière à en mettre davantage en lumière certaines lignes de force et à mieux en dégager certains éléments de compréhension. Elle a cependant elle-même donné son assentiment à la version finale de ce texte. De telle sorte que, si c'est bien l'auteure elle-même qui a, pour l'essentiel, guidé l'inspecteur L. dans son enquête, il m'est arrivé à l'occasion de prêter à celui-ci quelques sourires, et de lui souffler moi-même quelques observations.

G. M. ¹

Gabrielle était dans de beaux draps. Avoir été si fière d'échapper, pendant une bonne quinzaine d'années de militantisme, à ce qu'elle appelait alors avec hauteur « l'obscurantisme religieux », pour retomber dans la soupe à l'approche de la quarantaine. Dur... Quelle ironie diabolique ! Ou quel divin gag ? Sa « conversion », après avoir attiré les moqueries de

ses ami-e-s (« Tiens, la petite se shoote au bon Dieu maintenant ! »), attisé leur scepticisme (« C'est une passe, ça ne durera pas... »), excité leur paterno-maternalisme (« Elle sublime, c'est certain, ça fait longtemps qu'elle n'a pas eu de mec »), avait fini par les inquiéter sérieusement. Au point qu'une sorte de grand « conseil de famille » se réunit — à son insu, bien entendu — pour considérer « l'affaire ».

Après de longs échanges et d'interminables délibérations (l'histoire se passe en France, et il y avait quelques intellectuels dans le lot !), on n'y alla pas par quatre chemins : on décida de mettre un détective privé sur le coup. Carrément. On fit appel à l'inspecteur L., fonctionnaire de police à la retraite et vague parent d'une copine de Gabrielle, au demeurant fort brave homme, un peu désœuvré dans son inaction quoique grand lecteur et plutôt philosophe sur les bords, toujours très vert malgré ses soixante-dix ans bien sonnés, et enchanté de cette enquête sur une affaire aussi peu banale.

Après un mois d'investigation serrée, l'inhabituel limier fit un premier rapport — « d'étape », comme on dit dans le métier — au Conseil, à qui il révéla les faits suivants (inconnus des ami-e-s de Gabrielle, dont la plupart avaient fait sa connaissance à l'époque de



son exubérance militante, c'est-à-dire vers le milieu de sa vingtaine).

« L'affaire » était née chrétienne. Elle avait en tout cas été portée en bonne et due forme sur les fonts baptismaux huit jours tapant après sa naissance, et baptisée des prénoms très catholiques (c'était avant la mode d'appeler les enfants Soleil, Printemps ou Jasmin) de Marie Dominique Gabrielle, raccourcis en Gabrielle pour les besoins de la vie quotidienne. Gabrielle Lustucru, s'était-elle rebaptisée elle-même un peu plus tard, à l'âge où l'on a envie de larguer quelque peu les amarrures familiales sans avoir encore tout à fait les moyens de le faire.

On aurait pu l'imaginer issue d'une famille incroyante, anticléricale, laïque, ou au moins sans grande ferveur religieuse. Eh bien non, il n'en était rien : sa famille était tout ce qu'il y avait de mieux dans le genre bonne « famille catholique », ni fade ni bigote, parfaitement « moyenne » : parents élevés eux-mêmes par les bons pères et les bonnes sœurs, formés dans le scoutisme, militants d'associations de jeunes couples chrétiens, actifs piliers de paroisse depuis des décennies. Et — ah oui — ayant par ailleurs donné à Gabrielle six frères et sœurs, bien comptés et bien vivants. Bref, de bons catholiques.

Les sept enfants de la famille avaient pourtant été, eux, instruits

dans un lycée laïque et non à l'école confessionnelle, comme on aurait pu s'y attendre étant donné de tels antécédents familiaux. Certes, le lycée était gratuit, l'école catholique assez coûteuse. Et avec sept rejetons à faire instruire... Mais l'inspecteur L. ajouta une hypothèse d'explication un peu moins prosaïque, qui faisait appel à ses propres souvenirs de cette époque d'immédiat après-guerre : l'occupation, la guerre, la résistance, les déplacements de population, tout cela avait produit des brassages sociaux nouveaux, inconnus dans la « Vieille France » d'avant-guerre. Croyants et non-croyants, plusieurs avaient appris à se respecter et à s'estimer à travers l'épreuve, adoptant des attitudes moins frileuses et moins craintives les uns envers les autres. Et, comme la chose s'était fréquemment produite à l'époque, les grands-parents paternels de Gabrielle, dans leur repli de la France occupée vers la France libre, avaient dû retirer leur fils du collège jésuite où il étudiait, dans l'est de la France, pour le confier à un lycée public de Lyon. Le futur père de Gabrielle n'avait pas dû être trop gravement traumatisé par l'expérience. Il n'hésita pas, en tout cas, à faire vivre la même à ses sept enfants.

Ces derniers, ainsi livrés aux influences mécréantes de l'école laïque, furent catéchisés avec d'autant plus de vigilance dans leur paroisse, confiés à leur tour aux scouts et aux guides, élevés, à la maison, dans les bonnes manières et la crainte de Dieu. Rien de particulier à signaler dans l'enfance même de Gabrielle : enfance normale de cette insouciant-e époque du baby-boom.

Puis, sourcilla l'inspecteur, le diable entra dans son existence. Il sourit : « Enfin... les Beatles, quoi ! ». L'irruption du groupe dans la vie de Gabrielle (comme dans

celle de bon nombre de ses contemporain-e-s) coïncida avec celle des premiers émois de la chair juvénile. Les Beatles, le Rock'n roll, les béguins de lycée, les flirts de cour d'école...

C'était aussi l'époque du Traité d'amitié franco-allemande, les débuts du Marché commun, la reconstruction de l'Europe nouvelle. On y encourageait beaucoup les contacts et les échanges entre collégiens et lycéens de divers pays. Gabrielle et ses amies avaient des correspondants en Angleterre, en Allemagne. Elles étaient notamment fascinées par la pratique des *dates* que les *teenagers* anglais avaient entre eux, par la permissivité (du moins le fantasmaient-elles ainsi) dont jouissaient leurs correspondants anglais ou allemands, qui tous avaient systématiquement leur *boyfriend* ou leur *Festfreundin* attiré-e. Les séjours de vacances à l'étranger permettaient de goûter voluptueusement — un moment ! — aux délices de cette permissivité encore impensable en France, à l'époque, surtout dans un « bon milieu » catholique. L'ère des Beatles devait tout de même y ouvrir un certain nombre de brèches plus « libérales ».

L'inspecteur rajusta ses lunettes, se râcla la gorge, eut de nouveau un fin sourire : « Et puis, il y eut la Pilule... » On était en 1968, Gabrielle avait dix-huit ans : imaginez le cocktail ! Étrangement pourtant, s'empressa-t-il d'ajouter, Gabrielle ne s'en servit pas tout de suite, si j'ose dire. Les indices et les témoignages de l'époque donnent à penser que c'est un peu plus tard, lors d'un séjour en Allemagne, qu'elle... — l'inspecteur chercha un moment ses mots, rougit un peu — commença à l'utiliser... Déjà cependant, en 1968, Gabrielle reprenait à son compte le discours de la « libération sexuelle » qui dénonçait vigoureu-

sement la « double morale bourgeoise », celle qui brimait la sexualité des filles en se montrant beaucoup plus tolérante envers celle des garçons — pourvu que ces derniers l'exercent avec des « professionnelles », il va sans dire, et non avec celles qui étaient susceptibles de devenir les mères de leurs enfants...

Et, sur ce chapitre, Gabrielle identifiait avec quelque agressivité le grand coupable, l'ennemi numéro un : l'Église, bien sûr, l'Église catholique, Rome, le Vatican, Paul VI, le pape honni d'*Human Vitae*... L'Église entretenait cette morale bourgeoise qui faisait du sexe un péché — surtout pour les filles ! — et qui rendait le désir coupable. Tout n'était pas très clair dans l'esprit de Gabrielle mais suffisamment, tout de même, pour qu'elle en vienne à la conclusion qu'il valait mieux s'excommunier elle-même, quitter l'Église, pour n'avoir plus à supporter cette insupportable culpabilité.

Comme pour tant de jeunes femmes de son époque, la pilule signifia par ailleurs pour Gabrielle une sorte d'alternative à l'obligation du mariage : elle lui permettait en effet de laisser libre cours à sa sexualité tout en lui évitant le risque d'une grossesse qui l'aurait acculée au mariage ou à une marginalisation qui lui semblait encore plus insupportable. Et Dieu sait, rappela l'inspecteur, que l'époque y allait fort, côté sexe : on lisait Freud, on dévorait Reich, on apprenait Marcuse par cœur, et surtout — si vous me pardonnez l'expression — on s'envoyait en l'air allègrement !

Malgré leur passage sur les barricades de mai 1968, les frères et les sœurs aînés de Dominique se marièrent de manière fort traditionnelle — à l'église, et tout. Gabrielle soupçonna avec un léger cynisme qu'un tel conformisme s'expliquait sans doute au

moins en partie par la volonté de ses aînés de ne pas s'aliéner la bénédiction familiale, notamment financière ! Ou, alors, dans le cas des garçons, par celle d'éviter tout simplement le service militaire...

Gabrielle et ses amies, elles, étaient déjà *ailleurs*. Elles étaient de la première génération de « teenagers européens », avec sa mode, sa musique et ses idoles : c'était la « belle époque » de « Mademoiselle âge tendre » et de « Salut les copains ». À côté des « tubes » de Françoise Hardy ou des complaintes de Bob Dylan, les sermons du curé ne faisaient décidément plus le poids...

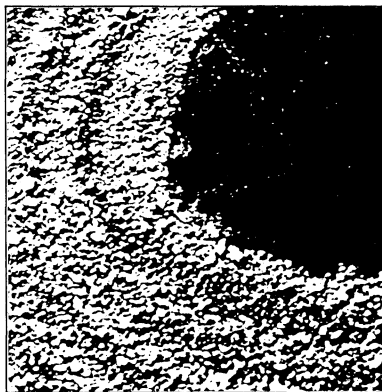
Ainsi, exposait non sans finesse l'inspecteur à son auditoire (que ces évocations des insouciantes *sixties* avaient rendu nostalgique), ces jeunes qui, en 1968, furent, à cause de leur âge, plus spectateurs que véritablement acteurs, méditèrent sans doute plus « à froid » les mots d'ordre, les espoirs et les utopies de mai 1968. Et peut-être, de ce fait, les intégrèrent-ils de manière plus absolue à leurs rêves et à leurs idéaux d'adolescents.

D'après un témoignage plus ancien encore, enchaîna l'inspecteur en ouvrant un autre dossier, Gabrielle s'était longtemps nourrie de BD et largement identifiée à deux héros particuliers : Tintin, le reporter, et Alice, la détective, cette dernière représentant pour elle une sorte de libération des rôles traditionnels de la femme. Notez, souligna l'ancien policier : toujours cette hantise de la pression induite et prématurée du mariage, dont mai 1968 fit, pour Gabrielle, définitivement sauter le verrou.

Déjà, plusieurs années auparavant, vers l'âge de douze ans, au moment de sa communion solennelle et de sa profession de foi, Gabrielle avait assez mal vécu cette cérémonie obligée, où elle

avait dû promettre fidélité à l'Église, et engager sa vie pour Dieu. Engagement bien présomptueux, avait-elle pensé, bien précocement... Le détective tira de sa mallette une photo en noir et blanc un peu jaunie de Gabrielle, prise justement le jour de sa communion solennelle. Elle y était toute vêtue de blanc, en aube, comme cela se faisait à l'époque. On aurait vraiment dit qu'elle boudait.

L'inspecteur fouilla encore dans d'autres papiers. Août 1968 : Gabrielle est en stage en Bretagne, sur un chantier archéologique. Un dimanche, avec un copain, elle entre à l'église du village, remonte l'allée centrale en pleine grand-messe, le copain brandissant avec insolence un concombre piqué à la cuisine du camp. Geste de provocation adolescente ? Désir de « se faire mettre à la porte de l'église » ? À la suite de cet « exploit », en tout cas, et afin de ne pas s'exposer inutilement aux foudres divines, Gabrielle conclut qu'il était préférable d'arrêter de déconner et d'adhérer simplement, comme elle disait, à la « non-foi ». Peut-être, plus exactement, à une sorte d'agnosticisme à la fois prudent, frondeur, et insouciant : « Si Dieu existe, rationalisait-elle, il est soit bon soit mauvais. S'il est bon, il comprendra et ne m'en voudra pas. S'il est mauvais, eh bien... qu'il aille au Diable !



Sa famille n'apprécia pas tellement ce raisonnement théologique quelque peu audacieux. Elle mit Gabrielle à l'index un bon moment. En réaction, la révolte s'installa, à base de culpabilité profonde. Pour déplacer l'affrontement, Gabrielle se découvrit — ou se fabriqua ? — un nouvel ennemi, un bouc émissaire : la Société elle-même, avec un grand S, et tous ses sous-produits, à commencer justement par la Famille. La Société était à l'origine d'innombrables maux. Avait-elle lu Jean-Jacques Rousseau dans ses classes de philo ? Sans doute, quoiqu'elle se piquât d'apprécier Voltaire davantage. Elle n'en pensait en tout cas pas moins : « Les hommes naissent bons, c'est la Société qui les corrompt ».

Un fonds de culture évangélique permit à Gabrielle d'étayer cette « conversion » en invoquant le profit des plus faibles : elle-même, tout d'abord — ne disait-on pas au catéchisme que la charité « bien ordonnée » commençait par là ? ! —, puis eux, c'est-à-dire les prolétaires, les travailleurs, les masses ouvrières. Quand quelqu'un parlait de Marx, dans ce temps-là, ce n'est pas d'abord à Groucho qu'on pensait.

Gabrielle se mit en quête d'une nouvelle famille — politique, celle-là — qui correspondrait à ses états d'âme. Elle hésita trois ans entre les trotskistes, les maoïstes et

d'autres groupuscules du même acabit, sans pouvoir se fixer. Si elle avait osé, elle serait allée du côté des anarchistes. Mais elle se trouvait trop « petite bourgeoise » pour les approcher ! Plus tard, elle leur découvrit cependant une forte tendance familialiste qui la consola et la réconcilia presque avec la timidité qui lui avait fait rater ce guépier... La ferveur dogmatique voire le fanatisme de la plupart de ces groupes la laissaient perplexe. Elle milita pourtant — six mois — dans une tendance du mouvement trotskiste qui, à l'époque, faisait contre elle l'unanimité de l'extrême gauche française à cause de son sectarisme. Elle décida de quitter le groupe le jour où, convoquée à un stage de formation, elle lut, au bas de la lettre de convocation, la formule : « amitiés révolutionnaires ». L'expression lui parut excessive et déplacée, rebutante. Pour Gabrielle, l'amitié ne supportait aucun qualificatif. Comme une statue qui ne peut pas être « plus ou moins » équestre, l'amitié était ou n'était pas. Exit le trotskisme.

Au cours des vacances d'hiver, elle retrouva un vieux copain qui venait de terminer, à l'Institut des sciences politiques, un mémoire très critique sur les idéologies. Séduite par cette thèse, Gabrielle, après avoir discuté avec le type, décida avec quelque enthousiasme d'adhérer au parti politique dont il était lui-même membre — bien qu'il lui eut précisé qu'il était à la veille de le quitter ! Apprenant plus tard que ce copain était entré chez les charismatiques, Gabrielle y vit une sorte de raison supplémentaire de le remplacer au Parti socialiste unifié², le PSU de glorieuse mémoire. Le PSU prônait alors l'autogestion et affichait des tendances libertaires qui rassurèrent Gabrielle et lui plurent. « Je n'ai pas quitté une Église pour adhé-

rer à une autre », avait-elle souvent coutume de (se) dire, estimant que les grands partis de la gauche traditionnelle — communiste et socialiste —, chacun à leur manière, n'étaient au fond que des copies conformes laïques de la « grosse machine » écrasante de l'Église catholique...

Puis — nous sommes au milieu des années soixante-dix — déferlèrent sur la France les principales vagues du mouvement féministe. Au PSU, comme dans la plupart des organisations de gauche, ce furent le questionnement sur la place des femmes, les revendications féministes et la diffusion des thèmes liés à ce mouvement. Gabrielle se joignit alors à la Commission-Femmes du PSU où elle occupa bientôt un poste important, vu sa diligence à faire circuler l'information et l'excellente connaissance qu'elle avait de l'ensemble du Mouvement des femmes en France, connaissance qu'elle avait acquise en participant à la rédaction du bulletin du mouvement, « L'information des femmes ». Un vieux rêve d'enfance se réalisait : Gabrielle était enfin devenue Tintin, reporter, en version féministe...

À la même époque, elle participa activement à divers « groupes-femmes » de quartier, au gré de ses fréquents déménagements, ainsi qu'au « groupe-femmes » de son entreprise. Période bénie — même si son concubin d'alors ne la voyait plus souvent ! — où Gabrielle, à travers ses lectures et ses échanges avec d'autres femmes, fit cette « découverte » qui la bouleversa profondément, typique d'une prise de conscience que firent bien d'autres femmes à l'époque : elle avait vraiment, *comme femme*, le droit d'exister !

L'arrivée de la Gauche au pouvoir, en France, au printemps de 1981, coïncida cependant avec le

commencement du déclin du mouvement féministe français, comme, d'ailleurs, de celui du syndicalisme. Sans doute en partie parce que tous deux se trouvaient — ou croyaient tout au moins se trouver ! — trop proches de ce nouveau « pouvoir rose »... La victoire électorale de la Gauche française sonna en tout cas la dispersion des féministes, et Gabrielle se retrouva seule. Tout à fait seule même, son mec ayant fini par se trouver, sur les entrefaites, une compagne moins souvent absente du foyer concubinal...

Lorsque la CFDT³, par la voix de son leader, Edmond Maire, appela à ce qu'il considérait comme un nécessaire « recentrage » syndical, le terme résonna, pour Gabrielle, bien au-delà des problèmes proprement syndicaux. Elle prit rendez-vous chez un psychanalyste, bien décidée à aller se « recentrer » elle-même sur le divan du docteur Freud...

C'était par ailleurs l'époque où Huguette Bouchardeau, Secrétaire nationale du PSU et ex-responsable de la Commission-Femmes de ce parti, venait d'être nommée ministre de l'Environnement du gouvernement français. Gabrielle, qui était en bons termes avec son ancienne « camarade » promue à de hautes fonctions, ne tarda pas à rejoindre celle-ci et à déployer ses talents au service de presse du Cabinet « du » ministre (toujours au masculin dans le texte en France, fût-elle au féminin dans le fauteuil...). Les séances en psychanalyse permettaient à Gabrielle de garder une distance salutaire dans cette aventure de la proximité du « pouvoir » dont on sait de quelle griserie il enivre souvent...

Lorsque cette aventure prit fin, à l'occasion d'un remaniement ministériel, Gabrielle retrouva l'anonymat feutré de la simple citoyenne. Elle décida d'en profi-

ter pour amorcer la fin de sa psychanalyse, qu'elle ne souhaitait pas prolonger au-delà de cinq ans.

C'est au cours de ses deux dernières années sur le divan qu'elle fit l'expérience de la « rencontre de Dieu », qui est assez fréquente à ce qu'il semble chez plusieurs analysés et ne « dure » pas toujours, mais que Gabrielle elle-même accueillit avec une sorte de soulagement : elle avait plongé en analyse pour démêler en elle ce qui l'empêchait de trouver le « Prince charmant » que, un peu désabusée du reste, elle attendait toujours comme seul horizon encore valable de ses rêves. Mais, à la place, voici que c'était Dieu qui venait au rendez-vous...

L'inspecteur déposa ses papiers sur la table. Le reste, dit-il, vous le connaissez aussi bien — et sans doute même mieux — que moi puisque Gabrielle vous en a parlé elle-même. Elle vous a raconté comment elle s'était mise en quête d'un groupe ou d'une communauté où puisse s'épanouir la foi qu'elle sentait renaître en elle ; comment, pendant un temps, elle pratiqua la méditation zen avec un ancien animateur de pastorale universitaire ; comment elle explora diverses communautés chrétiennes, aussi bien catholiques que protestantes (pour retrouver d'anciennes racines, peut-être, puisqu'il y avait apparemment des protestants dans sa famille). Mais ça ne la convainquit pas. Elle était chaque fois déçue de l'expérience, trouvant ces communautés trop politiques, ou alors encore trop liées à Rome, fût-ce dans leur agressivité contre le Vatican.

Et puis, comme elle vous l'a dit aussi, c'est dans un camp de vacances au nom peut-être prédestiné — « L'espace du possible » — qu'elle fit la connaissance d'un

autre adepte de la méditation zen, mais qui appartenait aussi à une petite Église assez particulière, l'Église catholique orthodoxe de France. L'inspecteur reprit ses papiers : « J'ai pris quelques renseignements ». Cette Église a été fondée par des immigrés russes établis en France, dans les années trente. Mais, alors que la plupart des Églises orthodoxes du monde occidental sont demeurées très attachées à leur culture d'origine — russe, grecque, roumaine, arménienne, etc. —, le fondateur de celle-ci eut l'espèce de génie de rompre avec cette nostalgie d'immigrés et d'enraciner cette Église en France même. Il eut également celui d'aller puiser aux sources des traditions les plus anciennes de la France chrétienne, constituées aux premiers siècles de l'Église, c'est-à-dire avant la grande rupture entre l'Église d'Occident et celle d'Orient.

Je vous fais grâce des détails : vous irez voir par vous-mêmes si ça vous intéresse, je vous y encourage même ! Mais je crois bien que cette originalité séduisit beaucoup Gabrielle. L'ancienne militante autogestionnaire a dû, en effet, retrouver dans l'Église orthodoxe quelque chose de sa vieille sensibilité politique : il n'y a pas de pape dans l'orthodoxie, vous le savez, pas de « centralisme » comparable à celui du Vatican. Les Églises

locales ont conservé une très large autonomie.

Le détective enleva ses lunettes et se tut un moment. « Et puis, je dois vous avouer une chose qui n'était pas dans le mandat que vous m'aviez confié. Je suis allé rencontrer Gabrielle elle-même, pour en avoir le cœur un peu plus net, et je lui ai expliqué votre souci, votre perplexité... »

Murmures dans le groupe. L'inspecteur leva la main, comme pour demander le silence : laissez-moi parler, je vous en prie, et ne vous inquiétez pas. Je crois d'ailleurs que votre démarche ne l'a pas vraiment étonnée. Elle a souri : « Sauf votre respect, monsieur l'inspecteur, je ne suis pas sûre que vous puissiez rassurer mes ami-e-s sur le registre qui est le vôtre. On peut bien chercher toutes sortes d'explications à ma conversion mais, pour moi, c'est simplement à prendre ou à laisser. Ça ne se négocie pas, ça ne s'explique pas, sinon par la providence divine ! » Elle s'arrêta, sourit de nouveau avant de poursuivre. « Mais je doute que cette explication les satisfasse... On peut peut-être parler de "prédispositions", mais j'imagine que cela ne suffit pas non plus puisque la plupart de mes ami-e-s ont eu, au fond, à peu près la même éducation chrétienne que moi, ils ont connu les mêmes ruptures, vécu des engagements militants sem-



blables, et plusieurs ont tâté, eux aussi, du divan. Et ils ne se sont pas "convertis" pour autant... Peut-on dire que Saul, le persécuteur zélé des premiers chrétiens, était "prédisposé" à devenir saint Paul en tombant de son cheval sur le chemin de Damas ? ! »

Et, pour couper net à toute spéculation — qu'elle juge déplacée —, Gabrielle m'a lu un petit texte de l'évêque fondateur de son Église. Elle me l'a même laissé en souvenir... Il remit ses lunettes, déplia un bout de papier et se mit à lire : « Une des causes de la décadence religieuse de notre époque, surtout en Occident, c'est que les représentants religieux s'appliquent à définir et à expliquer la religion en langue inappropriée à sa nature. Son langage véritable est le symbolisme. Seule la connaissance des symboles peut en ouvrir le contenu réel et authentique ».

L'inspecteur remit ses lunettes dans la poche de sa veste : voilà, je crois que j'ai terminé. Si vous avez des questions...

« Évidemment, de commenter Thérèse qui, depuis un moment, bouillait d'intervenir, elle est passée de l'autre côté... Je lui avais pourtant formellement déconseillé la psychanalyse, dans le temps... Mais là, aujourd'hui, j'en suis à me demander si elle ne l'a pas arrêtée trop tôt. » « Ce n'est pas forcément ça, rétorqua Philippe. Je pense plutôt que ça tient à son désir d'appartenance, à son besoin d'un groupe un peu chaleureux, rassurant, où elle puisse être reconnue, valorisée. Surtout... qu'elle n'a toujours pas de mec, il me semble ? » Viviane lui arracha la parole (à défaut de pouvoir lui arracher autre chose) : « Non mais ça va pas la tête ? Quel macho tu fais ! Tu crois encore que les femmes ne peuvent pas vivre sans mec ? Moi, ce qui me décoiffe, c'est que Gabrielle, qui était la pre-

mière dans les manifs de femmes, se retrouve dans une Église aussi macho que celle de Jean-Paul II. Au moins, les protestants, eux, ils ordonnent des femmes prêtres ! » « Entre nous, suggéra Robert en bourrant pensivement sa pipe, se retrouver orthodoxe, c'est pas plus con que de faire de la politique ou de regarder la télé débile par les temps qui courent ! En 1968, on croyait qu'on allait changer la vie. C'est plutôt elle qui nous a changés, apparemment ! » « D'accord, attrapa Chantal au vol, mais ça ne répond pas à la question de Viviane, et ça ne nous dit toujours pas plus pourquoi Gabrielle a abouti chez ces espèces de... de Témoins de Jéhovah barbus et byzantins qui se dopent à l'encens ! Elle aurait au moins pu choisir une communauté de base de chrétiens de gauche ! »

Si je peux me permettre, intervint l'inspecteur, qui était resté silencieux jusque-là, je crois que vous exagérez quand même un peu. Je suis allé — incognito — à quelques liturgies de cette Église et j'ai longuement observé ceux qui y participaient. D'abord, ces gens-là ne sont pas tous barbus ! Je vous l'ai dit : ce ne sont pas des immigrés d'Europe de l'Est qui ont gardé la nostalgie de leur patrie perdue et qui vivent repliés sur eux-mêmes et sur leurs coutumes. Ces gens-là ressemblent à vous et moi... Ensuite, sans vouloir me prononcer sur les Témoins de Jéhovah, je crois qu'il y a quand même d'énormes différences, et qu'il ne faut pas mettre dans le même sac tous les groupes religieux qui ne sont ni catholiques ni protestants...

Je constate par ailleurs, poursuivit l'ancien inspecteur de police, qu'aucun d'entre vous n'a relevé les propos que Gabrielle m'a elle-même tenus, ni le commentaire de son évêque. Il me semble qu'il y a pourtant là des

pistes pour comprendre un peu mieux sa démarche, non ? Il est bien certain que ceux et celles qui font l'expérience d'être « touchés par la grâce » d'une conversion le vivent comme quelque chose d'inexplicable en termes purement humains. Ou peut-être, plus exactement, que des explications sociologiques, historiques ou psychologiques, par exemple, peuvent certes en partie rendre compte de tel ou tel aspect d'une conversion, mais pas du basculement de quelqu'un, si je puis dire, du côté de la foi. Que Gabrielle se soit sentie plus à l'aise dans une Église dont les traditions ont de très anciennes racines ne me semble pas totalement incompréhensible. Si vous avez bien écouté le rapport de mon enquête, vous avez sans doute remarqué que malgré des relations assez turbulentes avec sa famille — fait de la majorité des adolescents — Gabrielle n'a jamais eu grand-chose d'une « anarchiste révoltée » et qu'elle est restée finalement assez attachée à ses racines. Et les siennes sont chrétiennes, pas bouddhistes ou juives... L'inspecteur passa sa main dans ce qui lui restait de cheveux blancs : il est d'ailleurs bien connu qu'on les redécouvre souvent plus volontiers à l'approche du mitan de la vie que lorsqu'on s'éclate en pleine adolescence...

Que votre amie se soit par ailleurs sentie plus à l'aise dans une Église orthodoxe qu'elle ressentait comme moins « autoritaire » que l'Église catholique, cela n'est pas étonnant non plus quand on songe à son militantisme passé, ou même à ce qu'elle disait de l'importance de la sexualité dans sa vie : ces gens-là, en tout cas, s'énervent bien moins, avec le sexe, que certains cardinaux romains ! Ils n'en sont pas obsédés, disons... Ce qui les amène à des attitudes plus ouvertes, que

Gabrielle a dû trouver plus accueillantes que celles de l'Église de son adolescence. Reconnaissez en tout cas qu'il y a au moins une certaine logique dans tout cela. Peut-être y a-t-il, de fait, comme le suggérait elle-même Gabrielle, des « prédispositions », des « structures » dans lesquelles nous nous retrouvons mieux que dans d'autres selon le milieu dont nous provenons, l'éducation que nous avons eue...

« Peut-être, répliqua de nouveau Viviane, mais enfin, cette Église patriarcale de mecs, c'est quand même un peu fort pour une féministe, non ? » L'inspecteur se gratta l'arrière de la tête : avouez que le féminisme, à l'heure actuelle, n'a pas tellement le vent dans les voiles... En tout cas en France — car je me suis laissé dire qu'il est encore assez vigoureux en Amérique, où des femmes ont même, paraît-il, ravivé d'anciens rituels païens au cours desquels elles rendent un culte à la Grande Déesse plutôt qu'à Dieu le Père... L'inspecteur eut un petit sourire un peu malicieux : en France, nous n'en sommes pas tout à fait là !

Mais, bon, toujours est-il que l'on peut sans doute ainsi comprendre comment votre amie a pu, à partir d'une famille et d'une éducation catholiques assez traditionnelles de l'après-guerre, aboutir à l'Église orthodoxe, en passant par les Beatles et mai 1968, le PSU, le féminisme et la psychanalyse. J'ai bien peur toutefois que l'alchimie de sa décision nous échappe... D'ailleurs, je vous le demande, est-il tellement plus facile d'expliquer pourquoi on tombe en amour ? ! Et, si l'on y pense bien, ce n'est sans doute pas cela le plus important, mais bien plutôt comment il se fait que ce... Dieu, qu'on avait cru mort et enterré depuis longtemps, semble aujourd'hui encore si attirant pour des gens qui ne sont pas cons, et

qui ont traversé toutes les causes les plus modernes de notre temps. Et je me demande à cet égard si l'« explication » du vieil évêque cité par Gabrielle n'est pas, finalement, la plus éclairante.

« Laquelle ? » d'interroger une voix dans le groupe. L'inspecteur sourit de dessous ses lunettes : je vois que vous étiez très attentif aux propos du saint homme ! Eh bien, celle du symbole... Cette *pensée symbolique* qui, seule, peut effectivement rendre compte de la religion — mais, aussi bien, de l'art, de la poésie ou du jeu. Et le symbole ne s'« explique » pas. Vouloir expliquer un symbole, comme disait l'autre, c'est vouloir éplucher un oignon pour trouver l'oignon...

Chez les orthodoxes, comme dans l'Église de Gabrielle, il n'y a pas de statues mais il y a en revanche beaucoup d'images saintes, d'*icônes* comme ils disent. Et c'est très important pour eux, les icônes. Si j'ai bien compris ce que me disait l'une des membres de cette Église qui en peint elle-même, une icône, c'est une sorte de tremplin du cœur et de l'âme... On la regarde, puis on ferme les yeux et on se retrouve... dans l'invisible !

Que voulez-vous que j'y fasse, de conclure l'inspecteur en passant son manteau, un mince sourire faisant malicieusement rider ses yeux : j'ai bien peur que, dans ce domaine, les artistes, les poè-

tes — et même les curés ! — soient nettement plus forts que les universitaires, les hommes politiques... et même les inspecteurs de police à la retraite.

Dominique Lambert
Agente en communication
informatique
Ministère français
de l'Environnement
Paris

Notes

¹ Cet article est donc signé : Dominique Lambert, avec la collaboration de Guy Ménard.

² Petite formation politique française de tradition autogestionnaire, située quelque part entre l'extrême gauche marxiste-léniniste et les grands appareils de la gauche « classique », le Parti communiste et le Parti socialiste.

³ Confédération française des travailleurs, centrale syndicale proche du Parti socialiste, qu'on a souvent comparée à la Confédération des syndicats nationaux (CSN) québécoise.